



**HAL**  
open science

## Qal'at al-Bahrain ludique : deux jeux "mancala" des niveaux islamiques

Pierre Lombard

► **To cite this version:**

Pierre Lombard. Qal'at al-Bahrain ludique : deux jeux "mancala" des niveaux islamiques. Claire Hardy-Guilbert; Hélène Renel; Axelle Rougeulle; Eric Vallet. Sur les chemins d'Onagre. Histoire et archéologie orientales. Hommage à Monik Kervran, Archaeopress, pp.107-117, 2018, Archaeopress Archaeology, 978-1-78491-984-9. halshs-01856489

**HAL Id: halshs-01856489**

**<https://shs.hal.science/halshs-01856489>**

Submitted on 11 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## QAL'AT AL-BAHRAIN LUDIQUE : DEUX JEUX "MANCALA" DES NIVEAUX ISLAMIQUES

Pierre Lombard

Université de Lyon – CNRS, UMR 5133-Archéorient

### Abstract :

*Following the work of the Danish Expedition (1954-1966), the Islamic levels of the site of Qal'at al-Bahrain, dated between the 13th and the 16th centuries, were significantly excavated by two successive French teams under the direction of M. Kervran (1977-1988) and P. Lombard (since 1989).*

*Two mancala game boards, in mortar and limestone, are presented in this contribution. They were discovered in 2014 during the dismantling of one of the most recent constructions of the site (c. 16th century), where they were reused as architectural elements. These two unusual artifacts allow a wider reflection on the chronology and characteristics of the Islamic occupation of the Qal'at al-Bahrain archaeological tell. During this historical phase of more than 300 years, civilian and military populations competed for this area that quickly became incompatible between the functions of residence and defense.*

*The study of the two Qal'at al-Bahrain game boards also provides the opportunity to revisit the historical and archaeological traces of the mancala game, particularly in the Near East and the Arabian Peninsula, where these two artifacts remain quite isolated up to now.*

Les travaux conduits par Monique Kervran sur l'île de Bahrain entre 1977 et 1988 marquent un repère important dans l'historiographie de l'archéologie dite « du Golfe ». Avec la mission créée l'année précédente à Qatar par Jacques Tixier, le projet qu'elle met alors en place dans le pays voisin à l'automne 1977 figure parmi les toutes premières entreprises archéologiques françaises sur la rive arabe d'un Golfe à l'appellation déjà contestée...

Comme de nombreux autres archéologues français, Monique Kervran est contrainte de prendre quelque distance avec ses terrains iraniens lors des prémices de la révolution de 1979, et reprend alors, avec son équipe, la fouille de la forteresse côtière de Qal'at al-Bahrain. Le dégagement de ce bâtiment, précédemment identifié par Geoffrey Bibby dans la dorénavant célèbre « *Hundred-meter Section* », avait été rapidement abandonné par les archéologues danois au profit des niveaux pré-islamiques qu'ils étaient venus explorer en priorité à Bahrain (Bibby 1957, p. 153-154 ; Højlund et Andersen 1994, p. 9-10). Monique Kervran apporta à cette occasion l'énergie et la détermination que nous lui connaissons tous, mais aussi – et surtout – les méthodes et les techniques éprouvées de l'archéologie française à Suse, son précédent fief. Plus de dix années plus tard, lorsqu'elle me proposa de travailler avec elle pour son ultime campagne de fouilles à Qal'at al-Bahrain, l'un de ses premiers soucis fut de m'initier à la technique du fameux « journal graphique » susien, que ma propre équipe continue de pratiquer quotidiennement aujourd'hui à Bahrain<sup>1</sup>...

On se propose ici de présenter deux artefacts inhabituels, récemment livrés par les niveaux d'habitat islamiques du tell de Qal'at al-Bahrain (**fig. 1**). C'est aussi l'occasion ici de revenir sur ces niveaux les plus récents du site auxquels Monique Kervran a consacré tant d'énergie, et qui ont fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles par notre propre équipe ces dernières années. On en rappellera donc, dans une première partie, le contexte historique et archéologique.

---

<sup>1</sup> Au-delà de cette anecdote, ma gratitude envers Monique Kervran est immense pour la confiance qu'elle m'a accordée en 1988 en me proposant de prendre sa succession sur le site, afin de perpétuer la coopération efficace qu'elle avait su établir avec la Direction de l'Archéologie de Bahrain. Grâce à elle, j'ai pu ainsi mettre en place à Qal'at al-Bahrain un programme de recherches pré-islamiques (mais incluant bien des incursions dans les niveaux islamiques, par la logique ou les caprices de la stratigraphie...), dont les nombreux résultats lui doivent beaucoup.

## Tradition défensive et habitat domestique d'époque islamique à Qal'at al-Bahrain : une coexistence difficile

Comme l'a exposé Monique Kervran dans la publication définitive de ses travaux, la réhabilitation de la forteresse côtière par les Salghurides du Fars dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle marque une étape décisive dans la longue histoire de l'agglomération de Qal'at al-Bahrain (Kervran *et al.* 2005, p. 283-284). Cet épisode architectural marque d'abord la fin d'un long hiatus de près de dix siècles de l'occupation du site<sup>2</sup>, et marque le retour de Bahrain dans la nouvelle phase d'expansion commerciale dans le Golfe suscitée par l'installation de la dynastie mongole ilkhanide en Iran.

Le fortin quadrangulaire de belle architecture que s'apprête à restaurer vers 1250 l'administration d'Abū Bakr b. Sa'd, sixième *atābak* du Fars, paraît alors très isolé – et sans doute assez ruiné – au sein du site<sup>3</sup> (fig. 2). Transformé tout à la fois en entrepôt commercial ainsi qu'en vaste atelier de production de jus de dattes, il jouera ce rôle pendant plusieurs dizaines d'années avant son abandon que M. Kervran suggère de placer vers 1300 (2005, p. 329). Durant sa phase d'activité optimale, il semble difficile d'imaginer que cette structure soit demeurée sans un minimum de développement urbain autour d'elle. La question d'une éventuelle antériorité de la cité islamique par rapport à la restauration de la forteresse, soulevée par l'archéologue danoise Karen Frifelt dans sa propre publication des niveaux islamiques du site (2001, p. 36), nous paraît donc sans objet. Nous préférons partager les convictions de M. Kervran et considérer qu'il est plus logique que l'installation, par des colons, d'un centre politico-économique majeur au sein d'une forteresse réhabilitée ait rapidement suscité des besoins de la part des “agents who were responsible for its safeguard and operation, (and) the merchants and crews who came ashore and sojourned there”, et “certainly attracted shopkeepers and craftsmen” (2005, p. 329-330). Très probablement donc, un premier village se développa rapidement non loin du bâtiment fortifié.

Son développement progressif ne fut pas interrompu, semble-t-il, par l'abandon de cet édifice et, dans un premier temps tout au moins, se trouva sans doute même renforcé au tout début du XV<sup>e</sup> siècle par la construction, au point le plus élevé du tell, d'un nouveau fort par le pouvoir d'Hormuz, qui prit le contrôle de l'archipel à cette période (Aubin 1973, p. 134-138 ; Al-Anani 1993, p. 36-38 ; Kervran *et al.* 2005, p. 346-347). L'artillerie du moment, à la puissance limitée, pouvait encore autoriser la proximité d'habitations. Ce ne sera plus le cas, en revanche, lorsque le gouverneur hormuzi Badr al-Dīn, en 1529, transforma cette forteresse modeste (désignée comme un simple « *curral, e nam fortaleza* » – de fait une sorte d'enceinte fortifiée rudimentaire – dans une source portugaise contemporaine<sup>4</sup>) en un ensemble architectural mieux défendu et plus vaste<sup>5</sup>. Ainsi qu'en d'autres positions (y compris en

---

<sup>2</sup> Sur les raisons de cette longue absence d'occupation, on se reportera à l'analyse de Kervran *et al.* (2005, p. 17, 283).

<sup>3</sup> La forteresse côtière apparaît aujourd'hui comme le tout dernier édifice érigé sur le site avant la phase islamique. Ce sont précisément les recherches de M. Kervran qui conduisent aujourd'hui à ne voir dans les travaux de l'administration salghuride qu'une simple restauration d'un bâtiment très probablement construit au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, soit sous l'impulsion des souverains de Characène qui contrôlaient Bahrain depuis plusieurs siècles, soit à la suite de l'intervention régionale du roi sassanide Ardashīr I<sup>er</sup> (Kervran *et al.* 2005, p. 416). Cette hypothèse d'une construction assurément préislamique, aujourd'hui étayée par des preuves stratigraphiques solides (Kervran 2013, p. 273, note 11 et p. 287-295 ; Kervran sous presse), résiste largement, à notre sens, à la controverse académique suscitée par nos collègues danois (cf. Højlund et Andersen 1994, p. 29 ; Frifelt 2001, p. 35).

<sup>4</sup> Lettre de Cristovao de Mendoza au roi Joao III du Portugal (Rego 1962, p. 255 ; Kervran *et al.* 2005, p. 349).

<sup>5</sup> Pour cette phase et la suivante, on se reportera aux excellentes restitutions proposées par Monique Kervran et Nicolas Faucherre, complétées par une documentation graphique très précise, qui reposent sur des prospections et

Europe), ce second état doté de fausses braies, de boulevards et d'une basse-cour, apparaît comme une réponse adaptée à l'évolution des armes et de la poliorcétique que connaît ce début du XVI<sup>e</sup> siècle. On peut aisément imaginer que les exigences militaires de ce nouvel aménagement ont alors conduit à un arrêt total du développement de l'agglomération de Qal'at al-Bahrain, et très vraisemblablement à une destruction de nombre de constructions, devenues parasites pour les artilleurs hormuzis, voire de leur totalité.

Quelques dizaines d'années plus tard, cette même exigence de « dégagement visuel » en surface du site a dû persister suite au nouvel aménagement de l'architecte portugais Inofre de Carvalho, qui conçut et édifia à partir de 1561 les impressionnants bastions angulaires correspondant au troisième et dernier état de cette forteresse, dorénavant qualifiée d'hormuzo-portugaise dans les écrits de M. Kervran *et al.* (2005, p. 345-381). Rapidement cependant, et malgré l'introduction de cette technologie novatrice du bastion génois à Qal'at al-Bahrain (Moreira 1988, p. 92), la forteresse hormuzo-portugaise perdit tout intérêt stratégique et donc son usage militaire, ce que confirme un rapport portugais de septembre 1609<sup>6</sup>, et elle fut progressivement abandonnée. Dès lors, rien ne s'opposait à un nouveau développement de l'habitat, mais qui demeura sans doute limité en extension et en qualité<sup>7</sup>, jusqu'à la période moderne.

### **Des vestiges d'habitat dispersés et une expansion incertaine**

L'archéologie vient globalement confirmer cette restitution historique.

On observe d'abord que des traces d'occupation contemporaine du fortin salghuride ont bien été mises en évidence en plusieurs secteurs du tell. Dans la publication de ses fouilles antérieures, Karen Frifelt mentionne la présence de quelques monnaies et de plusieurs poids en plomb d'époque salghuride, identifiés par N. Lowick du British Museum (Frifelt 2001, p. 61, 167), tout en demeurant beaucoup plus hésitante sur l'identification de céramique contemporaine (*id.*, p. 119, 131). La présence de matériel archéologique de même tradition que celui de la forteresse côtière dans les plus anciennes constructions de la cité est cependant clairement confirmée par M. Kervran (2005, p. 230).

Les diverses recherches de terrain ont aussi démontré que l'extension de cette première agglomération dans le courant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles n'est pas négligeable.

On connaît d'abord l'existence de tout un secteur d'habitat à l'intérieur même de la forteresse hormuzo-portugaise, sous la basse-cour triangulaire aménagée vers 1529 par Badr al-Dīn. M. Kervran notamment rappelle la découverte inattendue d'un hammam à la préservation

---

des fouilles partielles, conduites de 1986 à 1988 en préalable à la restauration de la forteresse (Kervran (éd.) 1988, p. 49-67 ; Kervran *et al.* 2005, fig. 152-155, 158-164).

<sup>6</sup> Le témoignage de Antonio Pinto da Fonseca, « fournisseur et visiteur des forteresses », adressé à Rui Lourenco de Távora, vice-roi des Indes, est un document historique précieux pour l'évolution du site de Qal'at al-Bahrain. Il confirme tout à la fois l'existence du chenal d'accès au port et son ensablement effectif dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'abandon militaire de la forteresse peu après sa coûteuse restauration, réduite à une simple et inoffensive « *casa forte* » lors de sa venue (Bulhão Pato 1884, p. 101 ; Kervran *et al.* 2005, p. 350).

<sup>7</sup> Un ancien document photographique, daté entre 1860 et 1880, montre une petite agglomération de *barasti* (constructions légères en stipes et folioles de palmier-dattier), située entre la bordure nord du fossé de la forteresse hormuzo-portugaise et la mer ('Old Portuguese Fort, Bahrein', British Library: Visual Arts, Photo 355/1/39, in *Qatar Digital Library* [[http://www.qdl.qa/en/archive/81055/vdc\\_100023617660.0x000007](http://www.qdl.qa/en/archive/81055/vdc_100023617660.0x000007)] : elle est sans doute représentative des occupations qui ont dû se succéder sur le tell à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces installations modestes et éparses furent progressivement remplacées au début du XX<sup>e</sup> siècle par un village principal dans le secteur sud-ouest du tell, officiellement baptisé « Qal'a » et disposant d'une autonomie administrative. Il demeura en activité jusqu'au milieu des années 1970, période à laquelle il fut transféré au pied méridional du tell. Depuis 2016, ce village a été à nouveau transféré une centaine de mètres plus au sud.

impressionnante (plus de 4 m de hauteur) lors des premiers travaux de restauration du bâtiment en 1989 (2005, p. 331-333). Aujourd'hui remblayé pour des raisons de sécurité, celui-ci témoigne, comme les constructions attenantes, d'un quartier du village qui s'était développé au pied même du premier état du fort, probablement édifié au tout début du XV<sup>e</sup> siècle. Ces constructions et les espaces alentour, qui se retrouvèrent intégrés dans l'agrandissement du fort de 1529, furent sans doute simplement remblayés après avoir été évacués, pour permettre l'aménagement du sol de la nouvelle basse-cour<sup>8</sup>.

Des constructions islamiques existaient aussi au sud immédiat de la forteresse côtière, dont plusieurs ont clairement réutilisé les vestiges de l'ancien rempart édifié aux phases Dilmoun ancienne et moyenne (c. 2050–1400 av. J.-C.) ; aucune datation précise de ce niveau n'est proposée par les auteurs de la publication de 1994, qu'ils attribuent globalement à un « *Islamic Horizon* », sans lien chronologique par ailleurs assuré avec la réoccupation de la forteresse côtière (Højlund & Andersen 1994, p. 45-48). Dans son étude d'ensemble de la phase islamique de Qal'at al-Bahrain, publiée quelques années plus tard, Karen Frifelt, préfère y identifier une occupation « *contemporaneous with the fortress, starting maybe slightly later and lasting longer* » (Frifelt 2001, p. 45).

Le village s'étendait pareillement dans le secteur centre-est du tell, où ont été conduits les sondages danois 430, 431 et 432 (*id.*, p. 11, fig. 2). Le plus étendu d'entre-eux (430, plus de 150m<sup>2</sup>) a livré quatre unités domestiques modestement construites en dalles de *farūsh* (grès de plage abondant à Bahrain) ou en blocs de corail, aux sols de terre battue ou enduits, et témoignant d'une occupation longue (*id.*, p. 57), marquée par plusieurs états architecturaux. Deux pièces au moins possédaient un dispositif de *madbasa* (étuve à dattes, permettant de recueillir leur jus). Le riche matériel archéologique, particulièrement diversifié (céramique de production locale glaçurée ou non, ou importée d'Iran, de Syrie ou d'Oman, porcelaines chinoises, poids et outils de joailler (*sic*), nombreuses monnaies arabes, iraniennes ou chinoises), a conduit la fouilleuse à restituer ici un « *merchant quarter* » (Frifelt 2001, p. 59-61).

C'est cependant au sud-est immédiat de la forteresse hormuzo-portugaise que les niveaux correspondant à la cité islamique des XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles ont été dégagés sur leur plus grande extension, d'abord par l'expédition danoise en 1964 (sondage 519), puis par la mission française, sous ma responsabilité, de manière discontinue entre 1989 et 2016 (*Central Excavation Area/CEA* de la Nomination UNESCO de 2005). En ce secteur du tell, les couches islamiques atteignent plus de 1,50 m d'épaisseur. Fouilleurs danois et français s'accordent pour y reconnaître, à ce stade de l'étude, deux niveaux distincts (Zhao & Lombard 2005, p. 106-107).

Le plus ancien correspond à une zone d'activité et d'habitat assez dense. Le bâtiment principal (dont la partie sud fut démontée par les fouilleurs danois en 1965-1966) peut être interprété comme un espace commercial (« souk » ou caravansérail) où la plupart des unités architecturales ouvrent sur plusieurs espaces de circulation, probablement découverts (**fig. 3**, bâtiment A). Ces modules successifs, généralement carrés et de taille presque identique (environ 3 x 3 m) peuvent être interprétés comme une série de petites échopes dont la fouille a révélé un usage spécifique pour chacune d'entre-elles (travail du cuivre avec restes de creusets, stockage – et vente ? – de vaisselle en céramique, écaillage du poisson, etc.). Les résultats des fouilles françaises ont surtout permis de compléter au nord les vestiges exposés par les prédécesseurs danois et de proposer l'hypothèse d'un bâtiment fermé de type caravansérail en

---

<sup>8</sup> Plusieurs sources portugaises (citées dans Kervran *et al.* 2005, p. 349, note 13) mentionnent la destruction par Badr al-Dīn d'un quartier d'habitat modeste au sein même de l'enceinte, pour mieux se défendre de l'attaque annoncée du portugais Simão da Cunha en 1529. Il pourrait s'agir de ce secteur précis, dont la « destruction » pourrait être plus limitée que ne le laissent penser ces sources historiques.

lieu et place de la simple rue bordée de boutiques restituée par Karen Frifelt, en référence aux vestiges du « bazar » exposés par D. Whitehouse à Siraf (Frifelt 2001, p. 48-55 et fig. 67-72, 78). Au nord de cet édifice, et en contact immédiat avec lui, la mission française a dégagé en 2014-2015 un quartier domestique contemporain dont l'excellente conservation des structures inférieures (sols, seuils et *madbasa*) mais la piètre conservation en élévation semblent montrer qu'il fut la cible des sapeurs hormuzis, puis portugais au XVI<sup>e</sup> siècle (**fig. 4**). Les catégories céramiques (productions locales, frites iraniennes, céramique peinte de Julfar, marmites du nord-ouest de l'Inde, grès à couverture verte de Longquan et autres productions chinoises ou indochinoises) ainsi que les monnaies livrées par ces constructions suggèrent une datation couvrant surtout les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, et donc une assez longue occupation (Lombard 2005, p. 48, et fig. 30 ; Zhao & Lombard 2005, p. 108-110).

Le niveau le plus récent est, quant à lui, représenté par plusieurs constructions édifiées, avec une orientation sensiblement différente, au-dessus de l'ancien « souk » et de son quartier adjacent (**fig. 3**), bâtiment B et similaires, plus au nord. Ces unités domestiques, dont l'organisation générale est presque visible en surface, sont clairement insérées dans une urbanisation bien moins dense. Leur préservation actuelle, qui n'excède pas 30 à 40 cm de hauteur, et l'horizontalité presque parfaite de la crête des structures, paraît montrer qu'elles furent aussi systématiquement arasées, à une période qu'il n'est pas aisé de fixer avec précision. On détaillera plus loin l'unique habitation de ce niveau dégagée lors de nos fouilles et qui a précisément livré les deux pièces archéologiques qui sont l'objet de cette contribution.

Si l'on ajoute à ces divers vestiges les états successifs du cimetière identifié par l'équipe de M. Kervran dans la portion sud-ouest de la forteresse côtière ainsi qu'à l'ouest de celle-ci (2005, p. 334, fig. 143), la vision d'une petite bourgade s'étendant en direction du rivage depuis le centre du tell actuel de Qal'at al-Bahrain se précise. Son extension exacte, cependant, demeure inconnue : on sait que les secteurs est, ouest et sud du tell ont été jusqu'ici peu explorés<sup>9</sup>, et les premières prospections géophysiques conduites par notre équipe en 2011 et en 2014 – sur lesquelles nous fondions beaucoup d'espoir pour préciser les limites et la nature de l'habitat islamique – ont généré une cartographie quelque peu décevante<sup>10</sup>, tout en laissant percevoir cependant, un habitat moins dense qu'on ne pouvait le penser. Il n'est pas illogique de postuler que l'extension maximale de l'agglomération islamique du XVI<sup>e</sup> siècle a pu atteindre la bordure extérieure actuelle du tell. Dans un tel cas, on ne peut exclure aussi que la conservation des vestiges soit bien meilleure dans les secteurs les plus éloignés de la forteresse hormuzo-portugaise. L'artillerie de cette période, bien que très perfectionnée en comparaison des armes utilisées au XV<sup>e</sup> siècle, paraît aussi connaître ses limites : si les nouveaux canons à boulets métalliques pouvaient, en théorie, couvrir une distance maximale de 600 m en tir parabolique, leur portée en tir droit ne dépassait pas les 80 mètres, alors même que les mousquets utilisés à la même époque étaient capables d'une précision de feu de l'ordre de 100 m (Campos 2008, p. 292) : l'exigence de démolition des habitations encore présentes sur le tell par les autorités militaires hormuzies, puis portugaises, aurait donc pu épargner les secteurs

---

<sup>9</sup> K. Frifelt (2001, p. 61) note la moindre abondance du matériel archéologique islamique à l'ouest du tell, où quelques sondages ont été pratiqués par l'expédition danoise. De la céramique et du verre islamiques sont aussi attestés le long du tracé méridional du rempart (sondages 425-428), mais ce matériel « *leave the impression of a refuse heap rather than living quarters* »...

<sup>10</sup> Quelles que soient les méthodes mises en œuvre par C. Benech (UMR 5133-Archéorient, Lyon), A. Tabbagh et F. Rejiba (UMR 7619-METIS, Paris) : magnétique par gradiomètre au Césium, géoradar avec antennes de 250 MHz, électromagnétique à faible nombre d'induction, les résultats révèlent sur ce site littoral une forte salinité du terrain, se traduisant par de faibles valeurs de résistivité et des profondeurs d'investigation peu importantes. Les sédiments de surface du tell apparaissent aussi perturbés par de nombreux éléments métalliques qui parasitent les résultats de la prospection magnétique.

périphériques de Qal'at al-Bahrain. Des tests archéologiques conduits en 2011-2012 dans le secteur sud-est du tell paraissent d'ailleurs confirmer cette hypothèse.

### Les tabliers de jeu « mancala » de Qal'at al-Bahrein : une tradition ludique insulaire ?

C'est à l'occasion du retrait de la structure d'habitat la plus récente, évoquée plus haut, que les deux artefacts dont nous allons traiter ont été découverts<sup>11</sup>. Cette maison (**fig. 5**), de plan long et étroit (environ 20 m x 3,50 m), était isolée au sein d'un espace découvert ayant livré de nombreux foyers et tannours au nord et à l'ouest. Très arasés (0,20 m à 0,40 m), ses murs témoignaient d'une architecture de qualité médiocre, caractérisée par l'emploi de matériaux hétérogènes. Lors de leur démontage, ont été collectés des blocs grossiers de calcaire de modules très variés, des fragments de corail (parfois retaillés en moellons quadrangulaires), des dalles de grès de plage (*farūsh*), des blocs de mortier ou d'enduits réutilisés et même un fragment de boulet de canon en calcaire. Plusieurs blocs taillés en calcarénite de Djeddah à grain fin, aisément reconnaissables par leur forme trapézoïdale, proviennent du pillage de la forteresse côtière, abandonnée depuis longtemps et en ruines lors de la mise en place de ce dernier niveau d'habitat du site.

Lors du démantèlement du mur septentrional de cette structure (unités de fouille 2687 et 2709), deux éléments, visiblement remployés, ont attiré notre attention.

Le bloc QA14.96 mesure 29,7 x 15,9 x 7,97 cm (**fig. 6**). Il est taillé dans un fragment de mortier brun grisâtre, typique de la production régionale (*juşş*). Il présente sur une face une surface à peu près plane sur laquelle douze petites cupules irrégulières ont été creusées, disposées en deux rangées horizontales de six. L'ensemble présente de fortes traces d'usure, et l'une des extrémités est partiellement brisée.

Le bloc QA14.394, plus massif et plus lourd, mesure 44 x 25,4 x 17,8 cm (**fig. 7**). Il est taillé dans un calcaire grisâtre, à la surface irrégulière, parsemée de nombreuses micro-cavités. Comme dans le cas précédent, on note deux rangées horizontales de six cupules grossièrement hémisphériques ; deux angles sont également brisés aux deux extrémités. Les cupules du bloc en mortier QA14.96, d'un diamètre moyen de 40 mm, apparaissent peu profondes (10 à 15 mm) et présentent des bords plutôt érodés ; celles du bloc QA14.394, d'un diamètre moyen de 55 mm sont plus profondes (c. 30 mm) ; certaines d'entre elles ont été visiblement taillées à l'aide d'un outil rotatif qui a laissé des traces d'utilisation (**fig. 8**).

Ces deux artefacts, différents de matériau mais très proches d'aspect, doivent être sans aucun doute interprétés comme des supports (tabliers) de jeu du type « mancala ». Compte tenu de leur contexte archéologique et de leur datation probable (cf. *infra*), cette identification nous paraît plus vraisemblable que celle de possibles tables ou supports d'offrandes pré-islamiques et réutilisés, en référence au débat récurrent autour des « blocs à cupules » du monde minoen

---

<sup>11</sup> À Qal'at al-Bahrain, la gestion des structures mises au jour constitue un véritable défi pour l'archéologue. Il est difficile d'envisager de conserver l'intégralité de chaque niveau architectural, au risque de n'explorer que les couches supérieures du tell. Il est tout aussi complexe de décider de privilégier telle ou telle phase historique, ce qui relèverait de choix individuels ou arbitraires, et menacerait le caractère universel de l'archive mémorielle que constitue la stratigraphie exceptionnelle du site, couvrant plus de quatre millénaires et qui représente la principale *Outstanding Universal Value* (OUV) retenue pour son inscription au Patrimoine Mondial. La mise en place d'un plan de gestion rigoureux du site, par la *Bahrain Authority for Culture and Antiquities*, en concertation avec l'UNESCO, a permis une réflexion sur le sujet et de proposer une stratégie consensuelle. Ainsi, dans le cadre d'une future présentation au public de la *Central Excavation Area* (où sont exposés des vestiges datant du Bronze ancien à l'Islamique moyen, c. 2000 av. J.-C. – XVI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), la création de paliers chronologiques visuels successifs a été retenue, dans un but pédagogique. Ce processus peut entraîner quelques dégagements complémentaires ici ou là, des comblements, mais aussi quelques retraits de structures architecturales. C'est dans ce cadre que l'unité d'habitation que nous évoquons a pu être démontée, après sa fouille minutieuse.

(Cucuzza 2010). Cette catégorie de jeux, plus généralement connue sous le nom de « jeux de semailles » (Retschizki 2007, p. 43) requiert une surface plane (tablier de pierre ou de bois, mais parfois plus simplement la face d'un rocher naturel ou le sable d'une plage), où deux, voire plusieurs rangées de cavités hémisphériques ont été creusées. Des pions, généralement des graines, des coquillages, ou de petits cailloux, identiques pour les deux joueurs opposés, sont disposés et déplacés (« semés ») selon des règles précises, mais qui parfois évoluent d'une région à l'autre<sup>12</sup>. Le nombre de cavités et la nature de leur disposition en deux, trois, ou quatre rangées parallèles, voire en cercle, sont à l'origine d'une terminologie régionale ainsi que d'une typologie des règles et des usages d'une grande variété qui reflètent sans aucun doute la complexité des origines et de la diffusion de ce jeu.

Le mancala relève d'un genre très ancien dont l'ethnographie a suscité une littérature conséquente et de qualité diverse<sup>13</sup>. Si un consensus paraît souvent exister pour reconnaître au mancala une origine essentiellement – sinon exclusivement – africaine, malgré son appellation générique dérivée de l'arabe *naqala* (« déplacer, transférer »), sa large diffusion originelle, de l'Afrique du Nord-Ouest jusqu'en Asie orientale, est indiscutablement plus complexe à tracer, et ne valide pas totalement cette hypothèse. La très grande variété des formes de mancala, au Moyen-Orient notamment ainsi qu'en Asie du Sud-Est, incite à la prudence. Des vecteurs de diffusion distincts ainsi que des foyers d'évolution régionale particuliers ont pu exister ici ou là, même si la plupart des spécialistes se rallient à Townshend (1979, p. 794) pour réfuter plusieurs inventions indépendantes. Les itinéraires commerciaux, mais aussi l'expansion de l'Islam ont sans aucun doute joué un rôle important dans le processus (Murray 1952, p. 158-159 ; Depaulis 2001, p. 54 ; Bikić & Vuković 2010, p. 192-193, 200), bien que, même s'il demeure avant tout fondé sur les capacités de stratégie de ses joueurs, on puisse aussi considérer le mancala comme une forme de jeu de hasard, habituellement condamné par la doctrine islamique (cf. à ce sujet la passionnante analyse de De Voogt, 2016). Ce vecteur fut très probablement amplifié par l'expansion ottomane plus tardive (Bikić & Vuković 2010, p. 204 ; Charpentier *et al.* 2014, p. 116-119), puis enfin par l'intensification du trafic des esclaves à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a diffusé la pratique du mancala jusqu'aux Caraïbes, ainsi que sur les deux continents américains (Retschizki 2007, p. 45 ; Bikić & Vuković 2010, p. 200).

L'autre question majeure est celle de la date d'apparition des premiers supports de jeu mancala. On rappelle souvent ses plus anciennes mentions historiques, généralement placées vers le X<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>14</sup>, mais de nombreux témoignages archéologiques, qu'il convient d'examiner aussi avec prudence, pourraient faire remonter la pratique du mancala bien en

---

<sup>12</sup> La règle la plus traditionnelle, sinon de base, est la suivante : quatre « pions » sont placés dans chacune des cupules, chaque rangée de cupules étant attribuée au joueur qui lui fait face. À chaque tour, un joueur choisit l'une de ses cupules, dont il distribue (« sème ») les pions, un par un, dans les cupules suivantes, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Lorsque le dernier pion tombe dans une cupule adverse comprenant deux ou trois pions, le joueur s'en saisit, ainsi que de ceux dans les cupules immédiatement adjacentes si elles sont au nombre de deux ou de quatre. Les prises sont définitives et le jeu se termine lorsqu'il n'y a plus de pions. Selon la région du monde où se pratique le jeu de mancala à deux rangées de six cupules, cette règle peut varier sensiblement, notamment en nombre de pions distribués ou collectés.

<sup>13</sup> Les recherches fondatrices de Culin (1894), de Murray (1952) ou de Bell (1979) se sont fortement développées depuis la fin des années 1970 avec les approches plus spécialisées de Deledicq et Popova (1977) ou de Townshend (1979). Les deux dernières décennies ont été fortement marquées par les recherches systématiques de Alex de Voogt (1999, 2001, 2003, 2016, entre autres), ainsi que par l'intérêt porté à cette thématique par plusieurs archéologues ou historiens de l'Antiquité, comme Ulrich Schädler (1998), Irving Finkel (2007), Charlotte Roueché (Bell et Roueché 2007) ou St John Simpson (2007).

<sup>14</sup> Un jeu similaire pourrait être décrit dans le *Kitāb al-Aghānī* (« Livre des Chansons ») du savant Abū al-Faraj al-Iṣfahānī, recueil de poèmes et de chants probablement compilé vers 950/960 (Culin 1894, p. 599 ; Bikić & Vuković 2010, p. 200).



amont. Les exemples les plus anciens, attribués au Néolithique<sup>15</sup>, parfois proches d'aspect de nos deux blocs de Qal'at al-Bahrain (cf. Rollefson 1992, p. 2, fig. 1), font l'objet d'un débat passionné quant à leur usage ludique réel (Schädler 1998, p. 20 *versus* Simpson 2007, p. 5-7). Ceux relevés en Égypte pharaonique ou en Nubie méroïtique, généralement des alignements de cupules gravés sur des éléments architectoniques, plus rarement sur des blocs isolés<sup>16</sup>, sont également problématiques car rien n'atteste de leur contemporanéité avec leur support, contrairement aux premières affirmations (Murray 1952, p. 160-161 ; Grunfeld 1975, p. 20-23 ; Bell 1979, p. 114-115). Dans bien des cas, on préfère les attribuer aujourd'hui à des acteurs ou visiteurs plus tardifs (Schädler : *ibid.* ; Crist *et al.* 2016, p. 163-164 ; De Voogt 2012, p. 1165).

La documentation archéologique souffre de la même incertitude pour la période gréco-romaine : là encore, la contemporanéité des dispositifs et des structures où ils ont été découverts n'est pas toujours prouvée de façon claire et il n'est pas non plus assuré que tout alignement de cupules corresponde avec un usage exclusivement ludique, qui pourrait tout autant relever de pratiques artisanales, ou divinatoires (Schädler 1998 ; Bell & Roueché 2007). Le témoignage antique le plus convaincant nous apparaît, de fait, celui du fort romain tardif de Abu Sha'ar (IV<sup>e</sup> siècle de notre ère), sur la côte égyptienne de la mer Rouge ; plusieurs tabliers de jeu de type mancala (dont certains très proches d'aspect des nôtres) y étaient soit rassemblés dans une sorte de « salle de jeu » destinée aux occupants du fort et, précisément, associés à d'autres jeux plus classiques d'époque romaine (*XII Scripta, Latrunculi*, etc.), soit réutilisés comme matériaux de construction (Mulvin & Sidebotham 2004, p. 604, 606, fig. 3 ; Retschizki 2007, p. 45).

Qu'en est-il pour la péninsule Arabique et la région du Golfe en particulier ? Les témoignages archéologiques demeurent exceptionnels. Les fameux pétroglyphes du Djebel Jassasiyah, au Qatar (Bibby 1965, p. 91), longtemps associés aux populations de l'*Arabian Neolithic* des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> millénaires, et qui incluent plusieurs dispositifs pouvant être associés à des mancalas ont été depuis considérablement rajeunis. Hans Kapel (1983) a d'abord clairement montré que plusieurs gravures, directement associées aux alignements de cupules, illustraient de fait des bateaux et des ancres de types européens qu'il proposait de dater entre 1400 et 1600 ap. J.-C., une séquence confortée par la date de la céramique collectée sur ce site. Par ailleurs, une récente datation <sup>14</sup>C des dépôts d'oxalate de calcium formés en surface des gravures semble également prouver que la réalisation des ces pétroglyphes ne remonterait pas à plus de quelques centaines d'années (Hassiba *et al.* 2012, p. 12-13). Les pétroglyphes d'ad-Dahariz, près de Salalah en Oman, pour lesquels Charpentier *et al.* identifient des jeux du type mancala seraient à porter au crédit de carriers locaux des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (2014, p. 118), et donc aussi de facture assez récente. Des dispositifs similaires présents sur l'île de Masirah demeurent également de datation imprécise (*id.*, p. 116). Dans la plupart de ces cas, on remarque qu'il s'agit toujours de pétroglyphes, et jamais de tabliers (blocs) individuels, du type de ceux recueillis à Qal'at al-Bahrain.

On sait que des jeux de type similaire se pratiquaient jusqu'à la période sub-actuelle dans de nombreux pays de la péninsule Arabique ou de leurs voisins immédiats, sous des vocables différents. Ces déclinaisons variées du mancala sont attestées depuis l'Iraq au nord

---

<sup>15</sup> Les témoignages les plus discutés proviennent de 'Ain Ghazal (PPNC, c. 6000-5500 av. J.-C., Rollefson 1992) et de Beidha (niv. VI, début du VII<sup>e</sup> millénaire ? Kirkbride 1966, p. 34 et fig. 8) en Jordanie, ainsi que de Choga Sefid en Iran (phase Sefid, c. 6300-5900 av. J.-C., Hole 1977, p. 215 et pl. 48:h)

<sup>16</sup> Les principaux dispositifs "ludiques" mentionnés se situent sur la pyramide de Mykérinos à Gizeh, sur le temple funéraire de Séthi I<sup>er</sup> à Gournah, ainsi que sur ceux de Louxor et de Karnak.

(Hyde 1694, p. 226-232) jusqu'en Oman (De Voogt 2003), en passant par l'Arabie Saoudite (Dickson 2015, p. 522-523).

À Bahrain même, la pratique autrefois assez fréquente d'un jeu relevant de la tradition du mancala a aujourd'hui disparu selon Hussain Mohammed Hussain<sup>17</sup>. Son appellation locale la plus courante paraît être *al-ḥālūsh*, parfois *ḥālūsa* (comme le jeu irakien observé à Tell Umayr par Thomas Hyde en 1694, cf. plus haut) et souvent déclinée sous sa forme au pluriel, *ḥawālīs*. Ce jeu, comme dans d'autres contextes régionaux littoraux, se pratiquait le plus souvent sur les plages, sous la forme de douze dépressions creusées dans le sable et disposées en cercle ou en carré, et pouvait rassembler jusqu'à quatre joueurs. Il ne paraît cependant pas être l'héritier direct de celui dont témoigne nos blocs de Qal'at al-Bahrain. On remarquera cependant avec intérêt que les pions utilisés pour ce jeu consistaient exclusivement en de petits coquillages de la famille des *Olividae*, d'une espèce très particulière, *Ancilla castanea*, dont le nom vernaculaire à Bahrain est précisément *ḥālūsa*, autrement dit l'appellation locale du jeu. L'atlas de S. Green et N. Chouhfeh (1994, p. 63) attribue une longueur habituelle de 25 à 36 mm aux *Ancilla castanea* de Bahrain, qui, si elle paraît encore adaptée aux cupules de notre tablier de mancala QA14.394, apparaît plus problématique pour celles de QA14.96, de taille plus réduite. Il n'est donc pas totalement assuré que des gastéropodes du même type aient pu servir de pion dans notre cas. On sait que d'autres coquillages du type cauris, de dimensions plus réduites (*Cypraea moneta*, par exemple) ont été mis au jour dans des contextes archéologiques de la phase islamique moyenne à Bahrain (Bilad al-Qadim, cf. I. Smith *in* Insoll 2005, p. 224), et dont on rappelle habituellement le rôle dans les circuits d'échanges, voire la divination. De simples graines, à l'image de ce que l'on observe aujourd'hui dans nombre de pays africains adeptes du mancala, ont aussi pu être utilisées.

## Conclusion

Si l'identification des deux tabliers de jeu de mancala découverts à Qal'at al-Bahrain paraît acquise, leur datation exacte demeure problématique. Leur contexte de découverte indique clairement une date antérieure au XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais qu'il est difficile de préciser davantage. Voisins, dans leur contexte de réutilisation, de blocs architecturaux clairement retirés des ruines de la forteresse côtière, ils pourraient en provenir également, et donc être associés à sa phase d'occupation de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, le lieu de leur prélèvement pourrait se trouver tout aussi bien dans la forteresse hormuzo-portugaise voisine, où les soldats des casernements des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles s'adonnaient probablement à ce type de passe-temps. Même si elle nous apparaît peu probable, on ne peut même totalement exclure une datation contemporaine des niveaux Tylos sous-jacents aux constructions islamiques domestiques du centre du tell, puisqu'il semble que ces niveaux, à l'architecture très dégradée, aient été largement "visités" par les constructeurs médiévaux.

De par leur nature individuelle, les tabliers de jeux mancala de Qal'at al-Bahrain constituent l'un des rares vestiges archéologiques de ce type en Arabie, et apparaissent originaux dans leur contexte dans la mesure où ils s'éloignent, par leur typologie spécifique (deux rangées de six cupules), à la fois de la tradition locale du *ḥālūsa*, autrefois pratiquée à même le sable des plages de Bahrain, mais aussi d'autres traditions régionales comme le *ḥuwayla* des bédouins d'Arabie Saoudite, ou du *ḥawālīs*, type de jeu de mancala encore pratiqué dans la ville de Mascate en Oman.

---

<sup>17</sup> Je remercie Hussain Mohammed Hussain pour nos longs échanges au sujet de la pratique des divers jeux de mancala à Bahrain et dans le Golfe. On peut se reporter pour plus de détails à sa chronique (en arabe) dans le quotidien *Al-Wasāṭ* du 25 juillet 2015 (Hussain 2015).

## Bibliographie

- AL-ANANI A. 1993. The Portuguese in Bahrain and its environs during the 16th and 17th centuries. In A. Al-Khalifa & M. Rice (eds), *Bahrain Through the Ages. The History*, p. 31-61. Londres, Kegan Paul International Ltd.
- AUBIN J. 1973. Le Royaume d'Ormuz au début du XVI<sup>e</sup> siècle. *Mare Luso Indicum* II, p. 77-129. Genève, Droz.
- BELL R.C. 1979. *Boards and Table Games from Many Civilizations*. North Chelmsford, Courier Corporation.
- BELL R.C. & ROUECHÉ C. 2007. Graeco-Roman Pavement Signs and Game Boards: A British Museum Working Typology. In I. L. Finkel (ed.), *Ancient Board Games in Perspective: Papers from the 1990 British Museum colloquium with additional contributions*, p.106-109. Londres, British Museum Press.
- BIBBY G. 1957. The Hundred-meter section. *Kuml* 1957, p. 152-163.
- BIBBY G. 1965. Arabian Gulf Archaeology. *Kuml* 1965, p. 86-111.
- BIKIĆ V. & VUKOVIĆ J. 2010. Board games reconsidered: mancala in the Balkans. *Etnoantropološki problemi* 5/1, p. 183–209.
- BULHÃO PATO (de) R.A. 1884. *Documentos remetidos da India ou Livros das Monções*, tome 2 (1611-1614). Lisbonne, Academia Real das Ciências.
- CAMPOS J.D.S.D.S 2008. *Arquitectura militar portuguesa no Golfo Pérsico : Ormuz, Keshm e Larak*. Thèse de Doctorat, Université de Coimbra.
- CHARPENTIER V., DE VOOGT A., CRASSARD R., BERGER J.-F., BORGHI F. & AL-MASHANI A. 2014. Games on the seashore of Salalah: the discovery of mancala games in Dhofar, Sultanate of Oman. *Arabian Archaeology and Epigraphy* 25, p. 115-120.
- CRIST W., DUNN-VATURI A.-E. & DE VOOGT A. 2016. *Ancient Egyptians at Play: Board Games accross Borders*. Londres, Bloomsbury Publishing.
- CUCUZZA N. 2010. Game boards or offering tables? Some remarks on the Minoan 'pierres à cupules'. *Kernos* 23, p. 133-144.
- CULIN S. 1894. Mancala, the National Game of Africa. *Report of the National Museum* 1894, p. 597-611.
- DELEDICQ A. & POPOVA A. 1977. *Wari et Solo : le jeu de calculs africain*. Paris, Cedic.
- DEPAULIS T. 2001. Jeux de parcours du monde arabo-musulman (Afrique du Nord et Proche-Orient). *Board Game Studies* 4, p. 53–76.

- DICKSON H.R.P. 2015 (reprint). *The Arab of the Desert. A Glimpse into Badawin Life in Kuwait and Saudi Arabia*. Abingdon, Routledge Library Editions (RLE).
- FINKEL I.L. (ed) 2007. *Ancient Board Games in Perspective: Papers from the 1990 British Museum colloquium with additional contributions*. Londres, British Museum Press.
- FRIFELT K. 2001. *Islamic remains in Bahrain*. Jutland Archaeological Society 37. Aarhus, Moesgaard Museum & State of Bahrain, Ministry of Information.
- GREEN S. & CHOUHFEH N. 1994. *Bahrain seashells*. Manama, Arabian Printing and Publishing House.
- GRUNFELD F. 1975. *Games of the World. How to Make Them, How to Play Them, How They Came to Be*. Zurich, Swiss Committee for UNICEF.
- HASSIBA R., CIELINSKI G.B., CHANCE B., AL-NAIMI F.A., PILANT M. & ROWE M.W. 2012. Determining the age of Qatari Jabal Jassasiyah Petroglyphs. *QScience Connect* 4, p. 1-16.
- HOLE F. 1977, *Studies in the Archaeological History of the Deh Luran Plain: The Excavation of Chagha Sefid*. Memoirs of the Museum of Anthropology 9. Ann Arbor, University of Michigan.
- HØJLUND F. & ANDERSEN H.H. 1994. *Qala'at al-Bahrain vol. 1. The Northern City Wall and the Islamic Fortress*. Aarhus, Jutland Archaeological Society Publications 30/1.
- HUSSAIN M.H. 2015. Al-Haloosh dans le patrimoine et l'histoire. *Al-Wasat*, 25 juillet 2015 (en arabe).
- HYDE T. 1694. *De Ludis Orientalibus*. Oxonii/Oxford, Theatrum Sheldonianum.
- INSOLL T. 2005. *The land of Enki in the Islamic era. Pearls, palms and religious identity in Bahrain*. Londres, Kegan Paul Ltd.
- KAPEL H. 1983. Rock Carvings at Jabal Jusasiyah, Qatar. *Arrayan* 8 (en anglais et arabe).
- KERVAN M. (éd.) 1988. *Bahrain in the 16th Century. An Impregnable Island*. Bahrain, Ministry of Information.
- KERVAN M. 2013. Un siècle obscur de l'histoire de Tylos : 131-241 ap. J.-C. In C. Robin & J. Schiettecatte (éds), *Les préludes de l'Islam*, p. 271-309. Paris, De Boccard, *Orient & Méditerranée* 11.
- KERVAN M. sous presse. Qal'at al-Bahrain from mid 2nd to mid 3rd century A.D. In P. Lombard & Kh. Al-Sindi (eds), *Thirty Years of Bahrain Archaeology*. Manama, Bahrain Authority for Culture and Antiquities.
- KERVAN M., HIEBERT F. & ROUGEULLE A. 2005. *Qal'at al-Bahrain. A trading and military outpost, 3rd millennium BC – 17th century AD*. Turnhout, Brepols, *Indicopleustoi* 4.

- KIRKBRIDE D. 1966. Five Seasons at the Pre-Pottery Neolithic Village of Beidha in Jordan. *Palestine Exploration Quarterly* 98, p. 8-72.
- LOMBARD P. 2005. *Qal'at al-Bahrain archaeological site. Nomination file submitted to the World Heritage Centre, UNESCO*. Kingdom of Bahrain, Ministry of Information, Directorate of Culture and National Heritage.
- MOREIRA R. 1988. Inofre de Carvalho, a Renaissance architect in the Gulf. In M. Kervran (ed.), *Bahrain in the 16th Century...* p. 85-92. Bahrain, Ministry of Information.
- MULVIN L. & SIDEBOTHAM S.E. 2004. Roman game boards from Abu Sha'ar (Red Sea Coast, Egypt). *Antiquity* 78, p. 602-618.
- MURRAY H.J.R. 1952. *A history of board games other than chess*. Oxford, Clarendon Press.
- REGO A. da S. (éd.) 1962. *As gavetas da Torre do Tombo*, vol. III-XII. Lisbonne, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos.
- RETSCHITZKI J. 2007. Graines, cauris et tabliers. Diversité, origine et traditions dans les jeux de semailles. In U. Schädler (éd.), *Jeux de l'humanité. 5000 ans d'histoire culturelle des jeux de sociétés*, p. 42-49. Genève, Slatkine.
- ROLLEFSON G.O. 1992. A Neolithic Game Board from 'Ain Ghazal, Jordan. *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 286, p. 1-5.
- SCHÄDLER U. 1998. Mancala in Roman Asia Minor ? *Board Games Studies* 1, p. 10-25.
- SIMPSON St.-J. 2007. Homo Ludens: The Earliest Board Games in the Near East. In I. L. Finkel (ed), *Ancient Board Games in Perspective...*p. 5-10. Londres, British Museum Press.
- TOWNSHEND Ph. 1979. African Mankala in Anthropological Perspective. *Current Anthropology* 20/4, p. 794-796.
- DE VOOGT A.J. 1999. Distribution of mancala board games: a methodological inquiry. *Board Games Studies* 2, p. 104-115.
- DE VOOGT A.J. 2001. Mancala: Games that count. *Expedition* 43(1), p. 39-46.
- DE VOOGT A.J. 2003. Hawalis in Oman: a first account of expertise and dispersal of four row mancala in the Middle East. *Board Games Studies* 6, p. 95-98.
- DE VOOGT A.J. 2012. Mancala and the pyramids of Meroe. *Antiquity* 86, p. 1155-1166.
- DE VOOGT A.J. 2016. Divertissements et maîtres en Islam. In V. Cousseau (éd.), *Jeux interdits : la transgression ludique de l'Antiquité à nos jours*, p. 133-146. Presses Universitaires de Limoges.
- ZHAO B. & LOMBARD P. 2005. La céramique chinoise importée avant 1500 à Qal'at al-Bahrain : fouilles françaises 1989-2002. In M. Bernus-Taylor & Ph. Colomban (éds), *Chine-*

*Méditerranée : Routes et échanges de la céramique jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle* (Actes du 4<sup>e</sup> colloque de la Société Française d'Étude de la Céramique Orientale). *Taoci* 4, p. 105-116.

## **Légendes des figures**

**Fig. 1** - Carte de l'île de Bahrain, avec les sites mentionnés dans le texte.

**Fig. 2** - Qal'at al-Bahrain. Vue aérienne de la forteresse côtière (état 2011).

**Fig. 3** - Qal'at al-Bahrain. Le secteur d'exposition des niveaux islamiques (état 2017), avec localisation du bâtiment A (« souq ») et du bâtiment B (construction domestique aujourd'hui démontée).

**Fig. 4** - Qal'at al-Bahrain. Constructions domestiques arasées et madbasa du niveau islamique inférieur (c. XV<sup>e</sup> siècle, fouilles 2012-2016).

**Fig. 5** - Qal'at al-Bahrain. Construction domestique allongée du niveau islamique supérieur (c. XVI<sup>e</sup> siècle), ayant livré les deux supports de jeu mancala.

**Fig. 6** - Bloc QA14.96 : photographie et dessin.

**Fig. 7** - Bloc QA14.394 : photographie et dessin.

**Fig. 8** - Bloc QA14.394 : vue de détail des cupules.

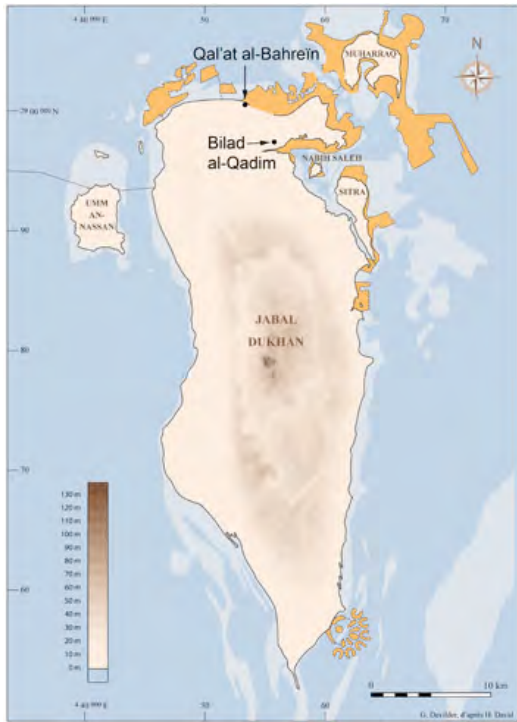


Figure 1

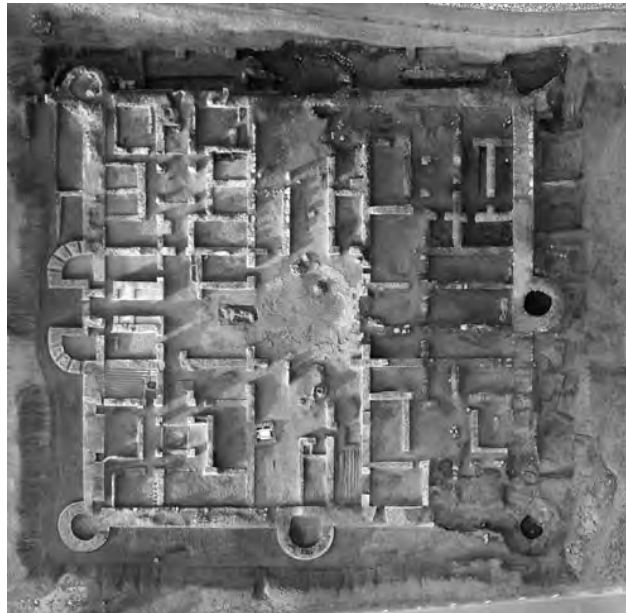


Figure 2



Figure 3



Figure 4





Figure 5



Figure 6

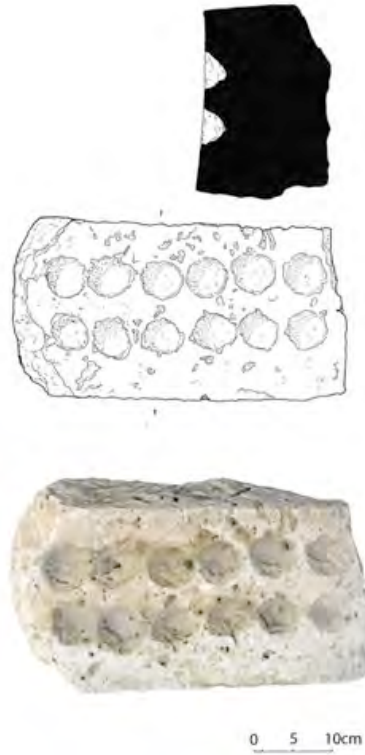


Figure 7



Figure 8